

Au commencement

Je l'aimais sans la connaître. Une passion par oui-dire, car je ne la connaissais qu'à travers les yeux et les propos de mes amis. Ils me la décrivaient belle, remarquable et insoumise. Elle portait souvent un magnifique manteau blanc qui s'ajustait parfaitement à sa robe bleu et blanc aux motifs de fleur de lys. Elle était fière de ses origines françaises et de son accent. Avant-dernière d'une famille de dix filles, elle était incomprise de ses sœurs qui la trouvaient capricieuse, aussi s'en était-elle éloignée au point de revendiquer une sorte d'indépendance, une liberté qu'on peut lire dans l'air à notre époque. Je l'aimais comme on aime une femme, la Belle Province. Sur cette terre, mes rêves déploieraient enfin leurs ailes, loin des présidents à vie.

On la disait sans barbelés, sans bruits de guerre, sans milice et sans populisme de droite. Un pays aux multiples possibilités où les descendants des anciens immigrés voyaient dans les nouveaux arrivants non une menace, mais une possibilité de croissance économique et de progrès social. On pouvait lire, sur le site Internet du ministère de l'Immigration, que le gouvernement du Québec reconnaît que l'immigration est un des leviers du développement économique, social et culturel de la société québécoise. Cette déclaration, à contre-courant des

discours politiques du monde occidental, était pour moi le gage d'un nouveau départ, la promesse d'un meilleur avenir. Je n'étais pas malheureux en France, j'y avais une petite vie agréable entouré de bons amis, quelques relations influentes, mais surtout un emploi valorisant à l'Université de Strasbourg: j'enseignais aux étudiants du premier cycle le cours de préparation au certificat informatique et Internet (C2i). L'Alsace m'avait adopté sans condition: je me sentais chez moi à Strasbourg.

Mes amis alsaciens étaient pour moi un rempart contre la solitude, mais il me pesait de plus en plus de vivre loin de ma famille, surtout de ma femme et de ma fille, laquelle grandissait loin de moi, au Togo. Le projet d'immigration au Québec nous offrait la possibilité d'être de nouveau réunis, car le regroupement familial m'était impossible en France avec mon statut de résident temporaire.

Critères de sélection

J'ai déposé ma demande de Certificat de sélection du Québec (CSQ) au printemps 2008. J'étais confiant. Je répondais aux critères stricts de sélection : niveau de scolarité, expérience de travail, âge, connaissances linguistiques, situation familiale, caractéristiques de l'époux ou du conjoint qui accompagne, etc.

Doctorant en littérature française, deux ans d'expérience en enseignement universitaire, jeune, début trentaine, parfaite maîtrise de la langue française, marié à une sage-femme, père d'une fille de sept ans : j'avais de quoi flirter avec le sommet de la grille de sélection.



Délégation générale du Québec à Paris. J'y ai passé mon entrevue de sélection à la fin de l'été. La pertinence de mon projet et mes connaissances du terrain ont suscité l'enthousiasme de l'agente d'immigration. Je connaissais sur le bout des doigts le document officiel du ministère de l'Immigration intitulé *Apprendre le Québec*. Les valeurs communes de la société québécoise, la vie quotidienne, les services publics de santé et de services sociaux, les impôts, le système politique québécois, le

système de justice, l'encadrement légal des relations de couple, tout y était, surtout les informations récentes sur le marché du travail, par secteur d'activité. Les perspectives d'emplois étaient bonnes en général. Les projections tablaient sur des départs massifs à la retraite dès l'année suivante. Le tableau était encore plus prometteur pour les aspirants enseignants. La pénurie dans les écoles et cégeps était telle que les directions recrutaient du personnel non qualifié. J'arriverais au moment opportun. Mon plan A était d'enseigner à l'université, le B au cégep et le C au secondaire. Si aucune autorisation d'enseigner n'est exigée pour exercer ce métier dans les établissements collégiaux et universitaires (mes plans A et B), il m'en fallait une, délivrée par le ministère de l'Éducation, pour enseigner dans une école secondaire (mon plan C), une telle autorisation étant subordonnée à une formation en pédagogie, ce qui signifiait, pour moi, un retour aux études.

Selon le document d'information du ministère de l'Immigration, en moyenne, les nouveaux arrivants trouvaient un emploi dans leur domaine de formation au bout d'un an. Il allait de soi qu'entre-temps j'occuperais un emploi non qualifié, surtout pour m'assurer des revenus, mais aussi, en partie, pour me familiariser avec le milieu de travail québécois.

— Je suis heureuse de vous remettre votre CSQ ainsi que ceux des membres de votre famille, a conclu l'agente d'immigration au terme de nos entretiens. Pour ce qui concerne le bébé à naître, nous vous enverrons son CSQ dès que nous aurons reçu son acte de naissance et ses documents d'identité.

Nous attendions en effet un heureux événement.



Après l'obtention du CSQ, j'ai fait la demande de visa de résident permanent au gouvernement du Canada. J'ai coché la catégorie «Travailleur qualifié sélectionné par le Québec». À ce stade, avoir la moindre maladie chronique ou un enfant un peu trop distrait et mal organisé vous disqualifie automatiquement. La formule officielle reste polie: «Une demande de résidence permanente sera refusée si le demandeur représente un fardeau excessif pour les services sociaux ou de santé au Canada.» Analyses de sang et d'urine, examens médicaux, radiographies: l'état de santé de chacun des membres de la famille est scruté par une équipe médicale mandatée par le ministère de l'Immigration, des Réfugiés et de la Citoyenneté. Une famille américaine s'est vu notifier un refus de résidence permanente à la suite d'un tel examen. Leur fille de six ans présentait un trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité. C'est regrettable que quelques comprimés de Ritalin soient plus importants que le projet d'une vie. Et comment expliquer à une fillette que, parce qu'elle est née différente, les rêves de toute sa famille tombaient à l'eau?

Ma famille et moi avons reçu un verdict favorable des médecins. J'ai obtenu nos visas à l'ambassade du Canada à Paris un après-midi d'été, un peu plus d'un an après avoir rempli mon formulaire de demande du CSQ. Nous avons eu de la chance comparativement à d'autres familles. Certaines avaient présenté leur demande plus de cinq ans avant nous et attendaient toujours.

Bienvenue à Montréal

Je suis arrivé à Montréal à la fin du mois d'octobre 2009. Rachel et les enfants devaient me rejoindre quelques jours plus tard par un vol Air France en partance de Lomé avec escale à Paris. Je suis venu en éclaireur afin de préparer notre installation.

Mon ami Daniel, un autre ex-Strasbourgeois, est venu me chercher à l'aéroport avec un de ses collègues, un Tremblay. C'était mon premier contact culturel avec la province et mon premier malentendu linguistique. Je ne comprenais pas pourquoi il n'arrêtait pas de me souhaiter la bienvenue. Il faut dire que je l'ai remercié à maintes reprises : d'être venu m'accueillir, d'avoir pris une de mes valises, pour le trajet dans sa voiture et d'avoir repris la valise une fois arrivés à destination. Chaque fois, il me souhaitait de nouveau la bienvenue.

Les couleurs de l'automne m'ont accompagné de Montréal-Trudeau à la résidence de Daniel dans le quartier de Rosemont. À le croire, il s'agit d'un des plus beaux quartiers de la ville. Les valises à peine posées, nous étions dehors à parcourir les rues. Je voulais aller à la rencontre des gens, découvrir la ville et m'approprier mon environnement. Ma toute première impression, ce jour-là, c'était que tout était démesurément grand dans le pays, peut-être à cause des rues larges qui, fait surprenant, s'entrecroisaient en rectangles selon un plan quadrillé,

évoquant vaguement un décor de vieux films de western. Les immeubles d'habitation, s'étirant généralement sur deux ou trois étages, étaient en briques rouges dans la grande majorité, une uniformité toute particulière à l'Amérique du Nord, m'a renseigné l'ami de Daniel. Nous sommes entrés dans un dépanneur pour acheter du vin. Il y avait une file. C'était très agréable et réconfortant d'entendre les gens parler en français. À n'en pas douter, j'aimais la Belle Province.



Cinq membres de la communauté togolaise à Montréal sont venus faire ma connaissance le soir de mon arrivée. L'ambiance était à peine plus réjouissante que l'enterrement de John F. Kennedy. On aurait dit que j'étais mourant ou qu'un grand malheur venait de me frapper. J'étais pourtant d'une humeur joyeuse. Nouveau pays, nouveaux défis, et surtout cette conviction que le rêve américain était à portée de main, qu'il ne tenait qu'à moi de fournir un dernier effort pour le saisir. J'étais donc enthousiaste, mais mon exaltation n'était pas très communicative. Je sentais chez mes nouveaux amis une certaine réticence, presque un malaise. Ils avaient cet air que prennent les adultes pour annoncer à un enfant que ses parents sont montés au ciel.

Ils avaient tous le même profil : études supérieures de premier cycle à l'Université de Lomé, deuxième cycle dans une université européenne, française, suisse, belge ou allemande, expérience de travail de trois à dix ans dans ces pays. Ils étaient à Montréal depuis trois, quatre ou cinq ans. Quatre d'entre eux avaient repris des études à leur arrivée à Montréal, HEC, Université de Montréal, McGill. Le dernier, Étienne, et mon ami Daniel, que cette démarche n'enchantait guère, se contentaient, pour le moment du moins, de travailler au service à la clientèle d'une grande entreprise de télécommunication, ser-

vice à la clientèle étant, selon les propres mots de Daniel, un euphémisme pour dire qu'ils devaient composer à longueur de journée avec des clients frustrés et en colère. J'ai compris, à ce moment-là, que les comprimés de Prozac dans la salle de bain n'étaient pas à sa petite amie comme il me l'avait laissé croire.

Devant mon optimisme béat, Étienne a fini par craquer. Il ne pouvait plus se retenir :

— Écoute, mon frère, je m'en voudrais si je ne t'informe pas de la situation. Elle n'est pas aussi belle qu'on nous l'avait présentée aux séances d'information du bureau d'immigration du Québec à Paris. Il faut que tu saches qu'à l'échelle de la province le taux de chômage parmi les immigrants est presque deux fois plus élevé que parmi les natifs du Québec. Ce n'est pas une question de compétence, car, comme tu le sais, nous avons été sélectionnés selon une grille rigoureuse tenant compte de nos diplômes, de nos expériences et de notre capacité d'adaptation. Le problème, c'est que les employeurs préfèrent souvent faire confiance à un natif sans expérience plutôt qu'à un immigrant ayant une expérience étrangère.

Daniel a bien tenté de le faire taire, mais il était bien lancé et il a insisté :

— Il faut qu'il sache la vérité !

Et je l'ai sue.

— Le gouvernement nous a invités à venir pour pallier une pénurie de main-d'œuvre, qui est bien réelle, mais les employeurs sont réticents à reconnaître nos compétences et nos diplômes. Ils poussent l'ironie jusqu'à nous demander une expérience québécoise. Comment acquérir l'expérience québécoise si la condition pour l'acquérir c'est de l'avoir déjà ? C'est absurde ! Ainsi, des immigrants médecins conduisent des taxis en ville et de nombreux autres diplômés universitaires sont caissiers chez Dollarama. Personnellement, j'ai l'impression qu'on nous met exprès dans la précarité pour que nous

acceptations les pires conditions de travail et de vie, car, si tu peux tenir six mois, voire un an, avec tes économies, à un moment ou à un autre, tu es obligé d'avalier ta fierté et tes diplômes pour aller faire le ménage dans un supermarché.

Daniel est revenu à la charge :

— Mais certains d'entre nous s'en sortent. La clé, c'est de retourner aux études, d'avoir un diplôme d'ici, ne serait-ce qu'un certificat, et tu pourras aspirer à des postes qualifiés.

Étienne n'était pas convaincu :

— C'est le dernier mirage auquel nous nous accrochons pour accepter l'humiliation, sans oublier ce malheureux espoir d'une vie meilleure pour nos enfants.



Les propos d'Étienne auraient pu m'angoisser si j'y avais mis un peu de volonté. Sa déception et son amertume étaient flagrantes, mais j'étais de nature optimiste, ou plutôt, j'avais la prétention de pouvoir réussir là où les autres avaient échoué. J'avais déjà entendu ce genre de discours en arrivant en France, mais, au bout de deux ans, je donnais des cours d'informatique à l'Université de Strasbourg. J'avais pourtant commencé au bas de l'échelle : agent de ménage dans un immeuble de bureaux, vendeur de poupées Barbie dans un centre commercial, animateur parascolaire dans une école primaire et babysitteur. Je me rappelle l'étonnement de mon frère Simon, qui vit au Texas, quand je lui ai parlé de mon premier boulot de babysitteur.

— Tu as été embauché comme babysitteur ?

— Oui.

— Par un couple d'Africains ?

— Non, c'est un couple de Blancs.

— Tu veux dire qu'un couple de Blancs a engagé un homme noir pour garder ses enfants ?

— Oui, une fille de huit ans et son frère de dix ans. Ils sont adorables.

— Ce sont des enfants adoptés ?

— Non.

— C'est le genre de chose que je n'ai jamais vu aux États-Unis. Ce serait déjà exceptionnel si un couple de Blancs engageait une fille noire comme babysitteuse, mais de là à engager un homme noir, tu peux rêver. Tu es sûr qu'ils aiment leurs enfants, ces gens-là ?

Les Meyer aimaient leurs enfants, ils étaient simplement assez ouverts d'esprit pour dépasser les bons vieux préjugés sexistes et racistes. Ils m'avaient donné ma chance face à six jeunes étudiantes blanches.